

XYZ. La revue de la nouvelle

Sans nouvelle

Michel Lord



Numéro 100, hiver 2009

Cent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (2009). Sans nouvelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 38–40.

Sans nouvelle

Michel Lord

LE DÉCAMÉRON de Boccace traînait sur la table à côté d'*Autour des gares* de Hugues Corriveau. Cent nouvelles anciennes, cent nouvelles nouvelles. Une Renaissance sans cesse renouvelée, plongeant ses origines dans la nuit des temps, façon de parler pour qui déjà se sentait proche de la centaine à soixante ans. Lire avait été toute sa vie. Ce l'était encore. Il le fallait, il était professeur de littérature québécoise dans une université anglophone, dans une ville où le meilleur de son temps se passait à lire ou à jardiner en été avec son compagnon de vie de toujours. Cultiver la terre, l'amour, la beauté, recueillir les plantes, les mots des autres pour les faire siens, empiler les expériences botaniques, livresques dans ses jardins touffus (il en avait deux remplis de hostas gigantesques), dans son capharnaüm dont le désordre le comblait, voilà la vie, se disait-il dans ses meilleurs moments. Les bons sentiments ne font peut-être pas la bonne littérature, songeait-il, mais ça vous tient loin des idées noires. Celles-là, il les gardait pour ses rêves, des cauchemars surtout, souvent sans aucun lien avec la réalité, sauf ce songe angoissant (comme Verlaine, « [j]e fais souvent ce rêve étrange et pénétrant ») dans lequel il perdait son portemonnaie, ses papiers, relent d'un vol dans le métro de Paris dix ans plus tôt. Il ne s'en était pas encore remis. Imaginez...

Il s'était marié quelques années plus tôt avec son partenaire dans un village charmant où la bigoterie avait fui depuis quelques lustres à peine. Le progrès fait de ces miracles quand les hommes déverrouillent leur âme. Là aussi, la renaissance était enfin arrivée comme un printemps perpétuel. Les orangistes étaient devenus des orangers, presque des oranges. Délicieux ! Il était entouré de beauté, de bonté, de gens généreux, dans ce village, comme à la maison et au travail. Cela promettait pour les quarante prochaines années.

Mais il y avait eu des moments difficiles. Cela va de soi, 38 c'est la vie après tout. Avec les chats par exemple. Que d'amour

avec Geisha, princesse tigrée, aussi douce que sauvage, et Tempête, beau mâle gris bleu, athlétique, souverain et bon. Disparus dans des circonstances dont le souvenir le faisait mourir un peu, chaque fois qu'il y pensait. Lire avec un chat sur les genoux ou qui rôde autour de la chaise longue dans le jardin... On voudrait en avoir cent autour de soi pour que la vie ne cesse de grouiller sans arrêt. Comme un recueil de cent, mille nouvelles, ou une bibliothèque de Babel où Borges, Buzzati, Berthiaume, Carpentier, Daviau, Ferron, Lovecraft, Maupassant, Owen, Poe, Pellerin et tant d'autres illustres ou inconnus sont rois.

L'enseignement le comblait, surtout lorsqu'il abordait le genre bref. Il pouvait parler pendant des heures d'une seule nouvelle devant une classe dont la moitié n'avait jamais rien lu, y compris la nouvelle en question. Là, les choses n'étaient pas aussi roses dans sa vie. Je veux dire le rapport de la jeune génération avec le livre, la lecture, le papier. Que des écrans, des surfaces sur lesquelles *surfer* à l'infini sans que rien reste dans la tête au bout du compte. La renaissance était ici inversée, mais il ne voulait pas trop juger, de peur de sombrer dans la dépression. Il fallait garder le cap, rester enthousiaste, faire semblant que tout va bien, comme dans la chanson de Michel Rivard.

Il avait cru comme bien d'autres, dans les années 1980, que la nouvelle allait être le genre du présent et surtout du futur. Plus le temps de lire ? On lit bref, on est de son temps. La fulgurance. Comment pouvait-on savoir à l'époque qu'une autre « révolution » de l'information allait tout bouleverser, tout balayer sur son passage. Le genre bref, c'était maintenant des textes de quelques signes que crachaient des écrans par millions pour ne rien dire. Le téléphone s'en mêlait, se donnant du Texte dans des Messages analphabètes et étriqués.

Quelle amertume, direz-vous. Même pas. Il pouvait passer à côté ou au-dessus de cette révolution culturelle, comme ses chats il n'y avait pas longtemps, devant un étranger, la tête haute, avec pour seul souci de faire la toilette de sa robe soyeuse et bien fournie.

Sa robe à lui, c'était sa bibliothèque, son bazar littéraire, lu, relu, annoté, commenté, comme on sarcle un jardin enchanté, fleuri, toujours debout contrairement au jardin végétal. C'est là la beauté de la chose. Sans nouvelle, il n'était rien. Avec, tout.